François COCHET, *Les Soldats de la « drôle de guerre », septembre 1939-mai 1940*

Paris, Éd. Hachette Littérature, coll. La vie quotidienne, 2004, 270 p.

Hervé Boggio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5750>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5750

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 436-438

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hervé Boggio, « François COCHET, *Les Soldats de la « drôle de guerre », septembre 1939-mai 1940* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2012, consulté le 08 avril 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5750> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5750>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

François COCHET, *Les Soldats de la « drôle de guerre », septembre 1939-mai 1940*

Paris, Éd. Hachette Littérature, coll. La vie quotidienne, 2004, 270 p.

Hervé Boggio

RÉFÉRENCE

François COCHET, *Les Soldats de la « drôle de guerre », septembre 1939-mai 1940*, Paris, Éd. Hachette Littérature, coll. La vie quotidienne, 2004, 270 p.

- 1 Dans la lutte contre les idées reçues et autres stéréotypes, l'historien a un rôle déterminant à jouer : il assume une responsabilité scientifique devant la mémoire collective qui l'incite à l'intransigeance. Ici, François Cochet livre une contribution à la hauteur de cette exigence sur une période largement méconnue de notre histoire, la « drôle de guerre ». À travers l'examen de sources « classiques », mais aussi des témoignages et correspondances laissés par plus d'une douzaine de soldats, mobilisés ou de métiers, célèbres ou anonymes, intellectuels, militants politiques ou simples quidams, l'auteur propose une analyse fine de la période. De l'automne 1939 au printemps 1940, l'encouragement à la mobilisation, les premiers contacts avec le front, l'évolution du moral de la troupe, mais aussi de l'arrière, sont passés au crible avant que soit proposée une lecture – débarrassée du moindre cliché – de l'état des forces en présence et du déroulement des hostilités. L'ambition avouée de l'ouvrage : rien moins que « montrer au lecteur que bien souvent la mémoire se trompe » (p. 20). Les legs de personnalités, les philosophes Jean-Paul Sartre et Paul Nizan, l'historien Marc Bloch, l'écrivain Georges Hyvernaud, le musicien Maurice Jaubert, mais aussi Roger Beuchot, artisan peintre, Gustave Folcher, paysan languedocien ou Georges Dubourg et enfin Roger Linet, un « permanent » du Parti Communiste, et le général François Valentin, jeune officier en 1939, sont notamment exploités pour contribuer à l'entreprise.

- 2 Premier enseignement tiré du travail de François Cochet : le chantier est immense tant la « drôle de guerre » a été une période propice au développement de « certains mythes » (p. 12). Ainsi l'auteur explique-t-il que c'est bel et bien en « grattant les fonds de tiroirs » (p. 33) – du fait d'une démographie défailante – que les armées françaises mobilisées pourront aligner leurs effectifs complets sans que pour autant il soit autorisé de remplacer les pertes aux feux. Mais l'auteur démonte l'argument selon lequel les dépenses militaires auraient été insuffisantes durant l'entre-deux-guerres en indiquant que dès « 1938, après l'effort de réarmement entrepris à partir de 1936, ces dépenses ramenées en francs constants sont bien plus importantes que celles de 1913 » (p. 35). En septembre 1939, malgré toutes leurs différences, et les plaies mal refermées du Front populaire et de Munich, les Français sont « assez unanimes » (p. 47), ce qui permet à François Cochet d'affirmer que la mobilisation est « assez bien réussie ». On est loin de l'idée encore persistante d'un refus marqué de la guerre en 1939. Image d'Épinal d'autant plus tenace que, dans l'imaginaire populaire, elle est opposée au mythe d'un irrésistible élan guerrier à l'été 1914. Et la suite de la période n'interroge pas moins la « communauté historique » (p. 146), car le rappel du premier conflit mondial, tout de même largement marqué par un « consentement » à la guerre, contraste avec les doutes de 1939-1940. Ne faut-il pas y voir, s'interroge l'auteur, les effets d'un comportement rendu « possible et constamment renouvelé au cours de la Grande Guerre par la simple intensité des combats, revivifiant en permanence du même coup le réflexe patriotique ? » (p. 146), alors que « à l'évidence ce sentiment ne joue pas » durant la « drôle de guerre » (*ibid.*)
- 3 Mais plus qu'un manque – de volonté, d'allant, de patriotisme – des combattants, ce sont les difficultés logistiques, une certaine impréparation et diverses difficultés liées à l'encadrement jusqu'au plus haut niveau qui peuvent expliquer des difficultés rencontrées durant la « drôle de guerre ». Celles-ci conduiront en partie à « l'oisiveté et à l'ennui » (p. 64), à la routine et même à ce que l'auteur appelle la « dépression de l'hiver » (p. 123), avec son lot de cas d'alcoolisme et de désobéissance. Autant de plaies sur lesquelles se greffent de larges lacunes dans la « cohésion intellectuelle de l'armée française » (p. 128) et « l'absence de combats précoces » qui « n'a pu ni souder les groupes primaires de soldats ni donner de l'assurance aux cadres sur le terrain » (*ibid.*). *In fine*, l'auteur explique que « l'inaction de l'armée durant l'automne 1939 et l'hiver 1939-1940 a été un facteur délétère extrêmement puissant du moral des soldats », et « l'incompréhension des raisons que la France a de faire la guerre [étant] le second élément de délitement du moral » (p. 239). Délitement à l'encontre duquel les efforts entrepris pour « redresser les corps » (p. 148), « occuper les corps » (p. 153) et « reconstruire le moral des soldats » (p. 155) ne porteront que très imparfaitement leurs fruits.
- 4 Contrairement aux idées reçues, la « drôle de guerre » n'a pas été un moment du conflit sans combats, ni victimes : « De septembre à novembre [1939], 1 136 soldats de l'armée de terre, 256 marins et 42 aviateurs français sont morts en service commandé. Dès la fin d'octobre 1939, 370 soldats français sont prisonniers en Allemagne » (p. 183). De même, la Ligne Maginot ne porte pas la responsabilité du fiasco du printemps 1940. Au contraire, elle a « rempli le rôle qui lui était dévolu » (p. 75). Enfin, le succès allemand ne s'explique pas par une motorisation supérieure des unités de la Wehrmacht, celle-ci comptant « largement autant d'unités hippomobiles que l'armée française » (p. 58). Au contraire, la supériorité de l'usage fait par les Allemands des moyens de

communication et de propagande sera décisive. Cela, d'autant plus que « l'Allemagne n'est pas une démocratie [...]. Hitler impose sa vision [...]. En 1935, il est séduit littéralement par un exercice de chars d'assaut. Il déclare alors à Guderian [l'un de ses généraux] : “C'est ce que je veux” comme un enfant capricieux devant le jouet désiré » (p. 230). En France, les exhortations du colonel Charles de Gaulle sur le même sujet ne survivront pas au débat.

- 5 Dans un registre différent, la propagande allemande et le travail de renseignement réalisé alimentent efficacement, côté français, le « mythe d'une cinquième colonne commode pour expliquer certaines défaillances » (p. 225). Et ce alors que, côté allemand, la dynamique combative jouera à plein après la victoire en Pologne : « Dorénavant sûres de leur puissance et de leur capacité de victoire, la Luftwaffe tout comme la Wehrmacht développent un esprit combatif » (p. 227). Ainsi, « tandis que les soldats français sombrent dans la routine et dans une attitude simplement gestionnaire de la période, voyant au passage la légitimité du conflit s'effondrer, les troupes allemandes, fermement reprises en main et dynamisées [...] connaissent une embellie morale qui s'exprime au mieux à partir du 10 mai 1940 » (p. 233).
- 6 Dans son ouvrage, François Cochet souhaite inciter à « penser la “drôle de guerre” comme le premier acte d'un conflit qui ne se clôt pas avec la défaite de juin 1940, mais avec le feu nucléaire » (p. 241) et, ainsi, contribuer à réhabiliter et mettre en lumière l'intérêt d'une page d'histoire aussi délaissée par la mémoire collective nationale que boudée des historiens. En attendant une pleine réhabilitation, il apporte un regard neuf et ouvre quantité de pistes à explorer plus avant.

AUTEURS

HERVÉ BOGGIO

CREM, université Paul Verlaine-Metz
h.boggio@melperso.com